ALBERT CAMUS : COLONISATEUR DE BONNE VOLONTÉ ?**Boussetta ALLOUCHE**, Brock University**Résumé**

Cet article analyse les raisons qui expliquent l'intérêt bénévole qu'Albert Camus avait démontré à l'endroit des Kabyles dans une série de reportages publiés dans *Alger Républicain* en juin 1939. Malgré une dénonciation franche et sincère de la souffrance dont les Kabyles étaient victimes, les écrits de Camus soulèvent des questions liées à la perception du sujet colonial. La représentation que Camus se faisait des Kabyles était entachée de préjugés et de stéréotypes coloniaux. Le présent article tentera d'établir que le contenu du reportage d'Albert Camus sur les Kabyles évoque à l'esprit l'attitude du colonisateur bienveillant.

Introduction

De Buffon à Voltaire, en passant par Diderot, le Siècle des Lumières établit d'une manière supposément scientifique la supériorité des Blancs.¹ Aux yeux du colonisateur qui regarde le colonisé, mais sans le voir parce qu'il n'a pas de visage, l'indigène est synonyme d'étrangeté, de pittoresque, d'exotisme. Cette vision du sauvage, de race inférieure, objet de curiosités anthropologiques, s'inscrit de force dans une redoutable proximité coloniale. Étant donné qu'il est vaincu et dominé, il est inconcevable qu'un indigène aspire à être l'égal d'un Européen. Et, puisque ce dernier n'a pas su acquérir le progrès par lui-même, on peut l'exploiter à volonté. Toutefois, il n'est pas exclu que le colonialiste, en proie à la culpabilité inconsciente générée par l'éthique catholique, fasse preuve de bienveillance à l'égard de celui qu'il humilie quotidiennement. On parlera alors d'un *colonisateur de bonne volonté*.²

Issu directement de l'humanisme des lumières, l'esprit européen d'allocentrisme, habillé d'un altruisme de surface, était en vogue dans le discours idéologique du dix-neuvième siècle, tel que révélé par Francis Garnier.

Un pays comme la France, quand il pose le pied sur une terre étrangère et barbare, doit-il se proposer exclusivement pour but l'extension de son commerce et se contenter de ce mobile unique, l'appât du gain? Cette nation généreuse dont l'opinion régit l'Europe civilisée et dont les idées ont conquis le monde, a reçu de la Providence une plus haute mission, celle de l'émancipation, de l'appel à la lumière et à la liberté des races et des peuples encore esclaves de l'ignorance et du despotisme.³

L'accomplissement de l'ordre divin communément dénommé « *mission civilisatrice* » s'imposait comme une vérité irréfutable à la quasi-majorité des intellectuels et des hommes d'État français de l'époque, y compris ceux qui défendaient des valeurs sociales considérées révolutionnaires par rapport à leur temps. En l'occurrence, le fondateur de l'école gratuite et laïque, Jules Ferry, proclama dans un discours devant la Chambre des députés le 29 juillet 1885 : « *Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le droit de civiliser les races inférieures.* »⁴

Dans la mythologie missionnaire coloniale, les qualificatifs utilisés pour désigner un *colonisé* ne prêtent point à équivoque. Qu'il soit Nord Africain, Noir, Arabe, Berbère, Vietnamien, l'étranger demeure toujours barbare (païen) et primitif (sauvage). Dans le cas du colonisé algérien, par exemple, il s'agissait d'un bicot, d'un bougnoule, d'un raton, de personne. Dans l'esprit du colonisateur convaincu d'être de race supérieure, le colonisé existe pour être remodelé et hissé de l'état de nature (paganisme et primitivité) à l'état de culture (christianisme et

capitalisme), conformément aux normes et aux valeurs libérales marchandes de l'Occident. C'est dans cette perception des choses que le colonisateur démontrerait un intérêt favorable à ceux qu'il croise quotidiennement sans les voir. Dans un élan de paternalisme colonial, le colonisateur parlerait alors au nom du colonisé, sans même le connaître. C'était le cas d'Albert Camus lorsqu'il s'est intéressé aux Kabyles.

Énoncé de la problématique

Cette étude s'insère dans le courant littéraire critique postcolonial. L'exercice analytique s'articule essentiellement autour des raisons qui expliquent l'intérêt bénévole qu'Albert Camus, natif d'Alger, avait, aux premières années de sa vie d'adulte, démontré à l'endroit des Kabyles. En juin 1939, Albert Camus publia dans *Alger Républicain* une série de reportages réalisés après seulement deux semaines d'enquête sur le terrain. Dans ce documentaire de presse intitulé *Enquête sur la misère en Kabylie*⁵, Albert Camus révéla l'absurdité de la condition coloniale des Kabyles et s'indigna contre la misère des villageois et des paysans de la Kabylie. Malgré une dénonciation franche et sincère de l'injustice coloniale et de la souffrance dont les Kabyles étaient victimes, les écrits de Camus soulèvent cependant des questions liées à la perception du sujet colonial et à l'interprétation de sa culture.

Loin de nous est l'intention de douter de l'humanisme de l'illustre écrivain de renommée mondiale qu'était Albert Camus, lauréat du Prix Nobel de littérature en 1957. Toutefois, il est légitime de se demander si Albert Camus connaissait vraiment la réalité de la société kabyle, ses us et ses coutumes au point de vouloir s'exprimer au nom de ses membres. Autrement dit, Albert Camus avait-il bien compris les Kabyles? En fait, l'analyse du contenu des articles de Camus démontre non seulement sa méconnaissance de la culture kabyle, mais suggère de surcroît une perception erronée de ses compatriotes de seconde classe. Somme toute, la représentation que

Camus se faisait des Kabyles était entachée de préjugés et de stéréotypes coloniaux. Le présent article tentera d'établir que le contenu du reportage d'Albert Camus sur les Kabyles évoque à l'esprit l'attitude du colonisateur bienveillant.

Cet article s'appuie sur une œuvre littéraire de l'écrivain Kabyle, Mouloud Feraoun. Dans *Le Fils du pauvre*, un roman autobiographique publié à compte d'auteur en 1950, une décennie après la parution des articles de Camus, Mouloud Feraoun livre une image désintéressée des siens, ancrée dans l'universalité. Dans un récit rétrospectif narré à la première personne du singulier que l'auteur fait de sa propre vie, l'écrivain kabyle débrouille les faits récoltés du point de vue « *d'un colonialiste qui se refuse* », et reconstitue une vérité objective, usant d'une démarche qui oscille entre celle d'un ethnographe et celle d'un romancier. Dans *Le Fils du pauvre*, Mouloud Feraoun corrige la perception camusienne de la Kabylie en identifiant avec clairvoyance et simplicité les composantes du tissu sociologique de la société kabyle. Avant d'engager la réflexion sur le sujet, il est opportun de lever le voile sur l'objet du reportage d'Albert Camus : la Kabylie et ses habitants.

La Kabylie : terre de fronde et de résistance

Tout au long de son histoire, depuis l'occupation romaine jusqu'à nos jours, la Kabylie est connue pour son attitude rebelle vis-à-vis de l'autorité centrale. Durant la guerre de libération nationale (1954-1962), la Kabylie joua le rôle de fer de lance contre les forces d'occupation coloniale. Après l'indépendance du pays, la région s'est distinguée du reste de l'Algérie comme bastion permanent d'opposition au pouvoir du Front de libération nationale (FLN). À titre de rappel, en Algérie, les Kabyles forment, après les Chaouis, les Touaregs et les Mozabites, la plus importante composante du groupe ethnique berbère et avoisine une dizaine de millions d'habitants.⁶ Le kabyle est la variante de la langue berbère la plus parlée.

Bien que la colonisation de l'Algérie ait commencé en 1830, il faudra attendre jusqu'en 1857 pour que la Kabylie soit « pacifiée ». Par la suite, la région fut le théâtre de plusieurs insurrections armées réprimées dans le sang, dont la plus importante fut menée en 1871 par El Mokrani et Fadhma enn Soumeur, deux figures légendaires du mouvement de résistance kabyle contre l'occupation française. Selon les historiens, la répression qui s'ensuivit a été implacable. En sus des prélèvements en espèces sur les populations à titre d'imposition de guerre, plus de deux millions et demi d'hectares de terre furent saisis pour être ensuite octroyés aux colons.⁷ La soumission de la Kabylie au dictat colonial eut des conséquences dévastatrices tant au niveau économique que sur le plan de l'organisation sociale et politique de la société kabyle.

Dans le dessein prémédité d'assujettir les Kabyles au contrôle colonial absolu, les autorités françaises, appuyées de contingents de l'armée régulière, d'unités de cavalleries, de mercenaires (les infâmes *Spahis*) et de gendarmes, scindèrent le territoire de la Kabylie en deux : la grande (haute) et la petite (basse) Kabylie. La mise en oeuvre par l'administration coloniale d'une politique généralisée d'expropriation des biens fonciers s'est accompagnée de mesures punitives de sujétion : déplacements et regroupements de populations, déportations vers les bagnes de la Nouvelle-Calédonie. L'occupation militaire, l'exploitation économique et la colonisation de peuplement du nord de l'Algérie causèrent une déplétion démographique de la Kabylie et une accélération de l'immigration vers d'autres régions du pays ou vers la France. Ainsi débuta la saga de l'exilé kabyle.

Étant donné l'escarpement naturel du terrain kabyle et l'importance des maquis, combinée avec l'implication de ses habitants, la Kabylie joua un rôle notoire dans la guerre de libération. Elle fut la région d'Algérie la plus durement touchée. Sept ans durant, les Kabyles menèrent une guérilla acharnée contre les forces d'occupation coloniale. La réaction de l'administration

coloniale fut une guerre totale où se succédèrent plusieurs opérations militaires apocalyptiques (Jumelle, Pierre précieuse, Étincelle).⁸ Le résultat a été la décimation des maquis kabyles et les déplacements massifs de population.

À partir de juillet 1962, au lendemain de l'indépendance nationale, le pouvoir du parti du Front de Libération Nationale n'aurait pas d'avenir prometteur pour la Kabylie. À cet égard, Kateb Yacine nous éclaire sur ce que l'indépendance du pays réservait à la Kabylie : « *l'Algérie arabe et musulmane allait prendre la relève de l'Algérie française pour pacifier la Berbérie.* »⁹ Dans les faits, ce fut exactement le cas. Durant les deux décennies qui ont suivi l'accession à l'indépendance du pays, le gouvernement FLN s'était acharné à arabiser les Kabyles pour en faire des sujets arabo-musulmans, tel que le stipulait la Constitution. Sous couvert d'une politique d'arabisation¹⁰ inconditionnelle de la société algérienne prônant « *la réhabilitation de l'identité algérienne* », le régime du parti unique s'attela donc à « *dékabyliser* » les Kabyles pour en finir une fois pour toutes avec l'épineuse question berbère.

Les gouvernements successifs de l'Algérie indépendante ont sévèrement réprimé les nombreuses manifestations populaires de mécontentement dont la Kabylie a été le théâtre. En mars 1980, suite à l'annulation par les autorités d'une communication sur la culture berbère que l'écrivain Mouloud Mammeri s'apprêtait à présenter, la Kabylie entière s'embrasa. Les sanglants événements qui s'en suivirent avaient mis de l'avant des demandes centrées sur la reconnaissance de la langue *tamazighth* (berbère) à titre de langue officielle et nationale, de pair avec la promotion de l'identité berbère.

Durant la décennie macabre du terrorisme algérien (1992-2002), les intégristes musulmans annoncèrent haut et fort qu'une de leurs missions divines était d'islamiser les kabyles qu'on affublait de toutes sortes de qualificatifs : partisans de la France, francomanes, mécréants.¹¹

Est-ce à dire que l'histoire se répétait? L'avènement de l'hydre terroriste en Algérie s'est traduit par de pires sévices affligés à la Kabylie. Des villages entiers furent vidés de leurs résidents fuyant la menace des groupes armés dont les incursions et les « faux barrages » étaient devenus des occurrences quotidiennes normales. Des dizaines de journalistes, des centaines d'intellectuels, d'écrivains, de chanteurs, de professionnels et de citoyens kabyles payèrent de leur vie les conséquences des déboires du régime politique issu de l'indépendance.

Entre les années 1998 et 2001, d'autres émeutes, encore plus meurtrières que les précédentes, endeuillèrent la Kabylie. Aux contestations pérennes axées sur la promotion de la langue, de la culture et de l'identité berbères se sont greffées de nouvelles revendications démocratiques et la dénonciation des pratiques despotiques du régime. Aujourd'hui, le mouvement de contestation berbère a atteint un degré de maturité politique tel qu'il est devenu une sorte de talon d'Achille du pouvoir algérien. À chaque manifestation populaire, les Kabyles brandissent des bannières accusant le pouvoir d'assassin, entonnant ce qui est devenu la devise locale : « *Oulach Smah Oulach!* », pas de pardon! Le combat continue. S'il était encore en vie, Albert Camus aurait-il soutenu la cause kabyle?

Le cri d'indignation d'Albert Camus

Albert Camus était un « *pied-noir* », un terme qui désigne les Européens venus en Algérie après 1830 (Français, Italiens, Espagnols, Maltais). À l'opposé du Maroc et de la Tunisie qui étaient des protectorats, l'Algérie était une colonie française de peuplement. Sur le plan administratif, la colonie acquit en 1947 le statut de département français doté d'une autonomie financière et d'une assemblée. Du coup, l'Algérie devint le prolongement de la métropole, sa gouvernance relevant du domaine exclusif de la politique interne de la France. Cela explique la position du gouvernement de la quatrième république face à l'internationalisation du problème

algérien par les Nations Unies en mai 1955. Invoquant le principe sacro-saint de politique étrangère, l'inviolabilité de la souveraineté nationale, le représentant onusien français s'était vigoureusement opposé à toute interférence dans le dossier algérien, accusant l'organisation internationale de vouloir s'immiscer dans les affaires domestiques de l'État français.

En Algérie coloniale, le statut de citoyen à part entière s'appliquait uniquement aux pieds-noirs et aux Israélites (même si ces derniers faisaient partie de la population algérienne précoloniale).¹² Par contre, les autochtones, dits Algériens musulmans étaient interdits de droits politiques en raison de leur statut, entièrement à part, de colonisés. Bien qu'aboli en 1946, le texte juridique qui gouvernait les Algériens colonisés, le *Code de l'indigénat*, resta valide jusqu'en 1962. Le paradoxe est qu'à l'intérieur d'un régime de droit, d'une démocratie instituée, un régime discriminatoire reposant sur la violation du principe d'égalité fonctionnait dans la représentation sociale comme une norme, une pratique courante. Les Algériens colonisés étaient soumis à un régime d'exception dont le dispositif juridique faisait fi du principe d'égalité censé être le fondement de l'État de droit de la quatrième République française. Le triptyque du discours de la République *liberté, égalité, fraternité*, ne s'appliquait pas aux Algériens colonisés.

C'est la logique du colonialisme : un système basé sur une stratification sociale raciste et inégalitaire. À l'évidence, le maintien et la pérennité d'un tel système nécessitaient une gestion machiavélique des populations du second collège. La cruauté et la sévérité de la législation coloniale donnaient libre cours à la pensée créative dans les usages illimités du mal : discrimination, racisme, exclusion, exploitation, légalisation du travail forcé, occupation militaire, état d'urgence, répression, etc. C'est au milieu d'une société soumise aux intérêts d'une minorité de colons qu'Albert Camus a grandi et a été socialisé, mais sans avoir à subir les effets déshumanisants du système de gouvernance colonial.

Âgé de 26 ans, Albert Camus a entamé dans la presse écrite algéroise une carrière d'écrivain qui se révéla plus tard l'une des plus influentes de la littérature française de l'après-guerre. Séduit par les idées révolutionnaires de Pascal Pia, fondateur du journal de gauche *Alger Républicain* (devenu plus tard *Echo d'Alger*), le jeune Camus collaborera avec ce quotidien de 1937 jusqu'en 1940. Suite à une enquête sur le terrain réalisée entre le 5 et le 15 juin 1939, Camus publia une série de onze articles, intitulée : *Enquête sur la misère en Kabylie*, qui étalait au grand jour la condition d'indigence absolue des Kabyles. L'événement causa du remous au sein de l'opinion publique coloniale car, pour la presse de l'époque, les problèmes de la Kabylie étaient attribués à des facteurs endogènes à la région, à la chaleur, au climat, etc. Accusé d'allégeance communiste, Camus sera contraint de quitter sa terre natale pour s'exiler à Paris.

Le dossier de presse de Camus rassemblait les titres suivants : « *La Grèce en haillons* » ; « *Dénuelement* » ; « *Les salaires insultants* » ; « *L'habitat* » ; « *L'assistance* » ; « *L'enseignement* » ; « *Deux aspects de la vie économique kabyle* » ; « *L'artisanat et l'usure* » ; « *L'avenir politique des centres communautaires* » ; « *Pour vivre, la Kabylie réclame* ». À travers ces incipits, la plume de Camus dévoile un regard d'exotisme qui affirme en filigrane la supériorité du modèle occidental. Camus associe la beauté surprenante du paysage de la Kabylie à ceux de la Grèce. L'analogie s'est arrêtée là ; Camus s'est empressé de préciser que « [...] *la Grèce évoque irrésistiblement une certaine gloire du corps et de ses prestiges* »¹³. Par contre, en Kabylie il n'y avait que désespoir et misère.¹⁴

Il est indéniable que Camus avait immédiatement saisi l'ampleur et l'acuité de la misérable condition des Kabyles. Sa description de la situation matérielle et économique des Kabyles était sincère, honnête et compatissante. Par ailleurs, Camus avait beaucoup d'éloges à l'endroit des Kabyles et de la Kabylie.

Et si l'on songe à ce que l'on sait du peuple kabyle, sa fierté, la vie de ces villages farouchement indépendants, la constitution qu'ils se sont donnée (une des plus démocratiques qui soit), leur juridiction enfin qui n'a jamais prévu de prison tant l'amour de ce peuple pour la liberté est grand, [...] l'on comprend la sympathie instinctive qu'on peut vouer à ces hommes.¹⁵

En fait, la sensibilité et la compassion de Camus étaient telles qu'il avait cru avoir bien compris les Kabyles et leurs pays, comme l'illustre l'extrait suivant.

Car, de longues journées empoisonnées de spectacles odieux, au milieu d'une nature sans pareille, ce ne sont pas seulement les heures désespérantes qui me reviennent, mais aussi certains soirs où il me semblait que je comprenais profondément ce pays et son peuple¹⁶

Dans le but sincère d'enrayer le problème de la pauvreté rampante en Kabylie, Camus proposa de déplacer les populations kabyles vers le sud de la France, une solution parmi d'autres.

D'autre part, tout le Sud de la France se dépeuple et il a fallu que des dizaines de milliers d'Italiens viennent coloniser notre propre sol. Aujourd'hui, ces Italiens s'en vont. Rien n'empêche les Kabyles de coloniser cette région. On nous dit : « Mais le Kabyle est trop attaché à ses montagnes pour les quitter. » Je répondrai d'abord en rappelant qu'il y a en France 50 000 Kabyles qui les ont bien quittées. Et je laisserais ensuite répondre un paysan kabyle à qui je posais la question et qui me répondit : « Vous oubliez que nous n'avons pas de quoi manger. Nous n'avons pas le choix. »¹⁷

Tel que mentionné précédemment, une lecture, un tant soit peu critique, du rapport d'enquête de Camus laisse comprendre que la Kabylie est un enfer, et que la vie en son sein est

un purgatoire. La Kabylie est associée à une terre de misère, un enfer de vie. Dans ses propres mots Camus soutient que « la misère de ce pays est effroyable ».¹⁸ Il est clair que le reportage de Camus traduit une réalité de la Kabylie non pas en miroir mais dans l'optique de conforter sa propre idée de la justice. À l'exception d'un seul paysan cité à titre d'exemple, les Kabyles sont absents du reportage de Camus, car figés dans une image qui sied au besoin de leur domination. Dans l'ensemble, l'idée que Camus se faisait sur la Kabylie rejoint celle des Orientalistes en général dont les plumes trempées de préjugés accouchaient de contre-vérités.

S'agissait-il, pour Camus, d'apaiser un sentiment de culpabilité inconsciente, bien ancré et soigneusement enfoui, né de la perversion des valeurs universelles par le colonisateur? La bienveillance de Camus, à titre de rachat ou pour se disculper, est manifeste, notamment, dans une de ses recommandations pour une approche salvatrice des Kabyles. C'est ce qui se dégage dans la citation ci-dessous qui met l'emphasis sur le '**nous**' collectif, vecteur du consensus sur le statu quo colonial :

Qu'une politique lucide et concertée s'applique donc à réduire cette misère, que la Kabylie retrouve, elle aussi le chemin de la vie, et nous serons les premiers à exalter une oeuvre dont aujourd'hui nous ne sommes pas fiers.¹⁹

De nouveau, le '**nous**' eurocentrique refait surface pour exprimer un sentiment de supériorité civilisationnelle, fondement orientaliste et paternalisant de la vision de l'*Autre*. C'est dans cette perspective que Camus lance un appel aux autorités coloniales à entreprendre des actions qu'il résume dans les termes suivants :

Une politique de grands travaux, en même temps qu'elle absorberait la plus grosse partie du chômage et qu'elle élèverait les salaires à un niveau normal, donnerait à

la Kabylie une plus-value économique dont le bénéfice nous reviendrait un jour ou l'autre.²⁰

Les citations précédentes dévoilent un pan entier de la pensée Albert Camus sur le système colonial. En bon colonisateur alléché par l'appât du gain, Camus a perçu cette communauté comme un terrain propice à l'investissement rentable. Les bénéfices anticipés ne s'arrêtaient pas uniquement aux dividendes pécuniaires. Le projet d'allègement de la condition socio-économique de la Kabylie engendrerait également des retombées hautement symboliques. La bonne conscience du pays des droits de l'Homme sera réconfortée, le prestige des colons accru, et l'honneur de la mission civilisatrice rehaussé. Les fils des colons pensaient mieux faire que leurs pères !

Le Fils du pauvre de Mouloud Feraoun

Le contenu du rapport d'enquête de Camus n'avait pas échappé à l'attention de Mouloud Feraoun, un instituteur kabyle. Ce dernier fait partie de la première génération d'écrivains algériens de langue française d'origine non-européenne. Son nom figure parmi les icônes de la littérature maghrébine tels que Jean Amrouche, Mouloud Mammeri, Kateb Yacine et Malek Haddad. Le processus d'émergence de cette littérature autochtone est indéniablement lié aux conditions historiques de sa production, l'acte d'écriture étant synonyme de prise de parole contre le déni de reconnaissance, la domination, l'injustice et l'exploitation coloniale. Pour Mouloud Feraoun, à l'instar des autres écrivains maghrébins d'expression française de son temps, il était impératif de dévoiler une réalité, celle des colonisés, qui était différente de celle que le colonisateur voulait leur imposer.

Le choix du titre du roman par l'auteur n'est pas fortuit. *Le Fils du pauvre* est un « titre enseigne » qui reprend l'idée maîtresse du reportage de Camus, mais dans une perspective

correctrice. En mettant en exergue le statut du sujet dans le titre, Mouloud Feraoun annonce sa volonté de parler, synonyme d'expression d'une quête identitaire et d'une reconnaissance. En effet, le titre donne à réfléchir. Peut-on être le fils d'un pauvre alors que la pauvreté n'a pas de progéniture ? La misère fait seulement des victimes innocentes. En aucun cas, la pauvreté ne pourrait faire figure d'affiliation. Elle est historiquement une condition engendrée par le mode de production colonial. On est, d'abord et avant tout, le fils de quelqu'un ! À travers le titre de son roman, Mouloud Feraoun nous apprend que la misère n'est ni un trait génétique ni un apanage généalogique du colonisé. La pauvreté est imposée au colonisé dont la destinée n'est pas prédéterminée à sa naissance. En ouvrant l'écriture sur un univers humain, la pauvreté, Mouloud Feraoun voulait tisser la voix du narrateur avec celle de l'humanité et stimuler sa réflexion.

Dans *Le Fils du pauvre*, Mouloud Feraoun projette son enfance et son adolescence dans un style précis, fluide et familier. Il raconte, en les transposant sur le plan romanesque, son enfance et ses études de jeune écolier. À la conquête de sa visibilité, l'auteur nous invite à lire le journal personnel de Menrad Fouroulou,²¹ l'unique garçon de la famille. Le choix de l'enfance, celle du personnage principal du roman, comme thème d'écriture, est très significatif. L'enfance présuppose l'innocence ; elle symbolise, en outre, l'espoir d'une société dont le présent est ankylosé par un système de gouvernance érigé sur l'inégalité, le mépris et l'oppression.

La première et plus longue partie du roman est narrée au 'je' autobiographique. C'est un récit rétrospectif à la première personne du singulier que l'auteur fait de sa propre vie. Les termes du pacte autobiographique entre le narrateur, le narrant et le narré les engagent à dire la vérité, quand bien même une grande distance les sépare. En privilégiant l'expérience personnelle, Mouloud Feraoun pique la curiosité du lecteur dans une entreprise de réflexion sur la recherche d'une vérité sur la condition humaine. Le sujet du roman étant la vie elle-même d'un Kabyle, le

narrateur évoque son enfance tout en la narrant. Le lecteur voit ce que le narrateur vit. La démarche introspective de Mouloud Feraoun lui permet ainsi d'intégrer dans ses énoncés toutes sortes de notes (réflexions, rapprochements) qui se mêlent aux souvenirs pour créer une réalité forgée dans une sorte de sensation de solitude de conscience.

À la seconde et dernière partie s'opère un changement dans la diégèse du roman. Le narrateur change et l'histoire est racontée à la troisième personne. Endetté et après une longue période de maladie, Ramdane, le père de Fouroulou, « *traverse la mer* »²² pour aller travailler en France, « *le dernier espoir, la seule solution* ». ²³ En l'absence du père, Fouroulou excelle dans ses études. Il veut à tout prix contenter son père. C'est la source de sa fierté. Il passe avec succès le concours d'accès aux études secondaires et obtient une bourse. Son père retourne en Kabylie après un accident de travail à la suite duquel il bénéficie d'une petite pension à vie. Fouroulou continue ses études. Le lecteur le quitte une semaine avant son voyage à Alger pour participer au concours d'entrée à la prestigieuse École normale qui le préparera à la noble mission d'éducateur. La fin du livre semble plutôt être le commencement d'une autre histoire.

Le livre de Feraoun est une vitrine à travers laquelle le lecteur découvre la Kabylie. L'auteur décrit affectueusement la vie paysanne au village et sa famille au complet, puis la vie citadine à Tizi Ouzou. Dans un texte qui respire la kabylité, écrit dans un style simple, naturel et désintéressé, Feraoun nous présente une image des siens, les Kabyles, et de sa société. Le roman traite de la vie quotidienne de cette région pittoresque d'Algérie, peint les mœurs des habitants, leurs qualités et leurs défauts. L'auteur nous montre qu'au sein de cette société, chacun des membres d'une famille occupe un rôle déterminé. Comme dans toute communauté, les frictions, les jalousies et les conflits font partie des aléas de la vie quotidienne.

Le Fils du pauvre corrige l'image de la Kabylie qui se dégage du reportage de Camus. Mouloud Feraoun nous présente une vue différente de son pays, riche de détails sur l'environnement, le caractère des personnages kabyles, leurs joies et leurs peines. Il nous dévoile sa vie et celle de sa région natale en y portant un regard humaniste, lucide et intellectuellement honnête. Contrairement au reportage de Camus, *Le Fils du pauvre* témoigne de la vivacité de la société kabyle, malgré l'état de pauvreté qui l'afflige. *Le Fils du pauvre* plonge le lecteur dans la vie de la société Kabyle qui, bien que marquée par le dénuement et la pauvreté, manifeste néanmoins des signes tangibles de dynamisme et de vie. Reprenant un adage du terroir, Mouloud Feraoun affirme que « Notre paradis n'est qu'un paradis terrestre, mais ce n'est pas un enfer. »²⁴

À la fin du roman, le lecteur constate que, malgré la misère qui accompagne leur quotidien, les Kabyles possèdent une culture ancestrale qui n'est ni amorphe ni mortifère, mais plutôt vivante, surtout pour quelqu'un qui s'en abreuve régulièrement, comme Mouloud Feraoun. À l'instar de n'importe quelle autre communauté, la Kabylie vit ses bonheurs et ses peines. « Il n'y a aucune raison pour qu'on ne voie pas en Kabylie ce qu'on voit également un peu partout »²⁵ argue Mouloud Feraoun à l'attention du touriste recherchant l'exotisme et de l'Autre dont l'opinion sur les populations indigènes est arrêtée... dans l'impéritie et le préjugé.

Dans *Le Fils du pauvre*, Mouloud Feraoun démythifie la question de l'émigration chez les Kabyles en l'intégrant dans son contexte culturel et économique via le personnage de Ramdane, le père de Fouroulou.²⁶ Dans le quotidien kabyle, l'émigration est vécue comme un drame familial. Le Kabyle a un cœur et peut aussi ressentir, comme ses semblables, les autres humains, de la peine et du chagrin lorsqu'un des siens s'exile en France. Dans la tradition kabyle, l'émigration, surtout lorsque l'absence est longue ou indéterminée, est considérée comme un manquement au devoir communautaire de l'individu, un attribut important du « nif » (l'honneur).

Soulignons, enfin, que le thème de l'émigration a toujours occupé une place prépondérante dans la culture orale berbère. Les poètes se réfèrent à leur pays à l'aide de l'expression « *thamourth ni dhourar* », la terre des montagnes. Même de nos jours, l'exil continue d'inspirer les chantes berbères. « Tu peux toujours quitter la Kabylie, mais la Kabylie ne te quittera jamais. Elle est incrustée dans tes talons. » Ce dicton populaire donne une idée sur la culture de l'enracinement et sur l'attachement des Kabyles à leur terre.

La recommandation de son compatriote Camus de déplacer une population entière illustre du peu de connaissance que ce dernier avait des Kabyles. L'idée de Camus reposait sur des considérations d'ordre strictement économique et matériel, sans aucun égard à la volonté des concernés dont l'avis importait peu. À l'encontre de toute logique, Albert Camus s'attendait-il à ce que la puissance coloniale, responsable de l'érosion de la culture Kabyle, s'investisse dans sa ressuscitation ? Naïveté intellectuelle ou ignorance de la pratique coloniale ?

Dans une lettre écrite à Albert Camus en 1958, intitulée: '*La Source de nos communs malheurs*', Mouloud Feraoun déplore cet abîme cognitif qui sépare les deux entités algériennes²⁷. Selon Mouloud Feraoun, la source des problèmes qui entachent les rapports entre les Algériens musulmans et ceux d'origine européenne réside, dans l'absence de connaissance mutuelle entre les deux communautés. Le respect que Feraoun nourrissait à l'endroit de Camus n'avait pas tempéré la crudité de ses propos, dont voici un échantillon :

J'ai pensé simplement que s'il n'y avait pas ce fossé entre nous, vous nous auriez mieux connus, vous seriez capable de parler de nous avec la même générosité dont bénéficient les autres. Je regrette toujours, de tout mon cœur, que vous ne nous connaissiez pas suffisamment et que nous n'ayons personne pour nous comprendre.²⁸

Mouloud Feraoun est considéré comme le premier écrivain maghrébin d'expression française à revendiquer aux Kabyles et, par extrapolation, aux autres 'oubliés de l'Histoire', le droit à l'existence dans l'espace de l'universalité. C'est la première fois qu'un Kabyle, Dal Mouloud,²⁹ s'exprime publiquement à l'attention du colonisateur, et parle de lui-même, de sa terre et de ses gens. Dans un entretien accordé au journal "*L'Effort algérien*" du 27 février 1953, Feraoun nous éclaire sur la raison qui l'avait incité à écrire *Le Fils du pauvre*.

L'idée m'est venue que je pourrais essayer de traduire l'âme kabyle. J'ai toujours habité la Kabylie. Il est bon que l'on sache que les Kabyles sont des hommes comme les autres. Et je crois, voyez-vous, que je suis bien placé pour le dire (...) Le domaine qui touche à l'âme kabyle est très vaste. La difficulté est de l'exprimer le plus fidèlement possible.³⁰

Feraoun et Camus défendaient, certes, les mêmes valeurs sociales, mais à partir de deux camps opposés, deux perspectives antagonistes. Étant lui-même fils d'un pauvre comme tous les Kabyles et les Nord Africains colonisés de son temps, l'auteur, à travers ses écrits, était farouchement convaincu que la prise de conscience des moyens de la personne passe par l'acquisition de l'instruction et du savoir, la meilleure garantie de l'émancipation du joug du colonialisme. On comprend alors pourquoi l'espace littéraire du *Fils du pauvre* est l'école,³¹ au sein de laquelle évoluait Menrad Fouroulou, le personnage principal du roman. Pour un instituteur formé dans la prestigieuse École normale d'Alger, il était donc tout à fait naturel d'ancrer son histoire autobiographique dans un cadre professionnel auquel il s'était consacré toute sa vie. Comble de l'ironie, c'était dans l'exercice de ses fonctions que Mouloud Feraoun fut sauvagement assassiné avec cinq de ses collègues le 15 mars 1962, par un commando des irréductibles de *l'Algérie française* (l'Organisation de l'armée secrète).

Conclusion

Si l'on se fie aux dires de Camus, la culture kabyle était décadente, pour ne pas dire moribonde. Dans une certaine mesure, Camus n'avait pas totalement tort puisqu'il n'avait décrit que ce qu'il avait vu, une approche qui exemplifie l'esprit orientaliste. Camus s'était, certes, attardé à observer une Kabylie dominée, mais seulement sous l'angle de son essentielle altérité. Dans *Le Fils du pauvre*, Mouloud Feraoun offre au lecteur une Kabylie bien différente de celle que Camus avait cru comprendre.³² Le contenu de son livre contraste avec les conclusions de Camus. En même temps, il annonce une rupture avec la tradition littéraire orientaliste qui scelle l'image du colonisé dans une portraiture tendancieuse.

Le discours de Camus s'apparente à celui d'un homme moral dans une situation immorale. Il repose sur une sorte d'optimisme régulateur dans lequel se dessine une croyance en l'effort d'amélioration de la vie de l'espèce autochtone. Il y a là une contradiction de taille. Au nom des Kabyles, l'équité est revendiquée, mais dans le maintien de l'équilibre né du système colonial. D'ailleurs, Camus avait circonscrit le périmètre du débat en insistant qu'il n'a pas le « goût au métier d'accusateur », et qu'il était illusoire de chercher à déterminer les responsables de la condition inhumaine des Kabyles.³³ L'opprobre est bel et bien jeté sur les colons et le régime colonial est remis en cause, mais seulement dans ses modalités de fonctionnement et non pas en tant que système. L'intervention de Camus s'apparente donc à une tentative de perfectionnement d'un système dont la Kabylie est considérée comme un simple fait colonial raté, une erreur de parcours. D'où la confiance de Camus dans les possibilités de son perfectionnement et les suggestions pour le corriger.

Dans la pensée de Camus, le terme « décolonisation » ne se trouve nulle part. En cela, le discours de Camus se distingue nettement de celui de Fanon ou de Sartre dont les positions sont

tranchées : « un seul devoir, un seul objectif : chasser le colonialisme par tous les moyens ». ³⁴

Dans la pensée de Camus, l'impératif de la justice est amalgamé au potentiel d'humanisme de la France. À en juger par l'extrait ci-dessous, la quête de justice pour Camus renvoie à une image ethnocentrique, celle du « bon » Français, le modèle de vertu et la référence ultime.

Je dois dire qu'il est difficile aujourd'hui, comment être un bon Français.

Tant de gens, et des plus différents, se targuent de ce titre. ... Mais, du moins, on peut savoir ce qu'est un homme juste. Et mon préjugé, c'est que la France ne saurait être mieux représentée et défendue que par des actes de justice.

Pour l'amour de la renommée, Camus s'était élevé contre la pauvreté et l'injustice afin de la rendre la moins injuste que possible. L'homme juste qu'incarna Camus croyait en la justice, la même justice qu'il était prêt à sacrifier pour défendre sa mère. La justice de Camus expliquerait son silence sur la guerre d'Algérie, ou sur la justesse de la lutte pour l'indépendance des Algériens. À la lueur des étrangetés et des ambiguïtés de sa doxa idéaliste, Camus incarnerait-il la mauvaise conscience de son temps ?

Notes

¹ L'histoire retiendra cet énoncé éhonté de Buffon : "le Nègre serait à l'homme ce que l'âne est au cheval".
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Racisme>

² Albert Memmi, *Portrait du colonisé* (Québec : Éditions l'étincelle, 1972), p. 41-58

³ Francis Garnier, *La Cochinchine française en 1864*, (Paris : E. Dentu éd., 1864), pp. 44-45

⁴ <http://www.ldh-toulon.net/spip.php?article177>

⁵ Les articles d'Albert Camus ont été compilés dans l'ouvrage: *Misère de la Kabylie* (Béjaïa, Algérie, Éditions Zirem, 2005).

⁶ Il n'existe point de statistiques officielles fiables sur la population berbère en général ou sur les Kabyles en particulier. Par conséquent, les données présentées dans cette étude contiennent une certaine marge d'erreur en raison de leur caractère spéculatif.

⁷ Charles-Robert Ageron, *Histoire de l'Algérie contemporaine, tome 2 : de l'insurrection de 1871 au déclenchement de la guerre de libération 1871-1954*. Paris : P.U.F., 1979.

⁸ Au mois de mai 1955, l'effectif de l'armée française fut porté à 100 000 soldats.

⁹ Kateb Yacine, *Le Polygone étoilé*. Paris : Éditions du Seuil, 1966. p. 99

¹⁰ Étrangement, ce fut la France coloniale qui posa les premiers jalons vers l'arabisation des Kabyles. Créés en 1844, les 'Bureaux arabes' relevant des commandants d'unités militaires furent implantés en Kabylie une décennie plus tard. Ce fut par le biais de ces structures que les forces d'occupation coloniale procédèrent à l'arabisation de l'héritage patronymique des Kabyles. Le processus de dépersonnalisation de l'entité kabyle s'intensifiera avec la substitution du droit coutumier et des institutions juridiques kabyles par le droit musulman coranique.

¹¹ En 1991, le sinistre dirigeant islamiste Ali Belhadj du FIS, connu pour ses propos vitrioliques, avait annoncé publiquement lors de son prêche hebdomadaire que la consolidation de la république islamique en devenir passait inéluctablement par le *jihad* en terre kabyle.

¹² Le 24 octobre 1870, le décret Crémieux octroie la citoyenneté française aux Juifs d'Algérie. Le reste de la population, les musulmans, est relégué au statut d'indigène, créant ainsi une douloureuse et irréductible fracture entre les deux communautés

¹³ Camus, p. 18

¹⁴ *Ibid.*, p. 20

¹⁵ *Ibid.*, p. 17

¹⁶ *Ibid.*, p. 115

¹⁷ Camus, p. 104

¹⁸ *Ibid.*, p. 18

¹⁹ *Ibid.*, p. 87

²⁰ *Ibid.*, p. 102

²¹ Menrad Fouroulou est l'anagramme du nom et prénom de l'auteur. Ainsi composé, Fouroulou est également le dérivé du verbe kabyle '*eff*', cacher. Dans le temps, les superstitions agissant, de pareils noms sont communément donnés aux garçons afin de les préserver des mauvais esprits (le mauvais oeil, surtout) auxquels on imputait la cause du niveau alarmant de mortalité infantile.

²² Expression idiomatique traduite littéralement du kabyle.

²³ Mouloud Feraoun, *Le Fils du pauvre* (Paris : Éditions du Seuil, 1954), p. 92

²⁴ *Ibid.*, p. 15

²⁵ Feraoun, p. 12

²⁶ L'auteur reprendra le thème de l'émigration dans un autre roman intitulé: *La Terre et le sang*. Paris : Éditions du Seuil, 195

²⁷ Mouloud Feraoun, *L'anniversaire* (Paris : Éditions du Seuil, 1972), p. 19

²⁸ M. Lakhdar Maougal, "Mouloud Feraoun - Albert Camus, les mots pour le dire. Une amitié franche et sans concession". *El Watan*, 20 avril 2006

²⁹ Nom que les membres de sa communauté utilisent pour le désigner. Accolé au prénom, le préfixe *da'* traduit la marque de respect en général. Il exprime également un statut distingué, honorable, que la sagesse et l'expérience de la vie, l'instruction, ou la profession confèrent à un individu. Par contre, au sein des membres de sa famille et de ses proches, on l'appellerait '*Da Boulou*'.

³⁰ Propos recueillis par Maurice Monnoyer.

³¹ Feraoun a rédigé son roman dans des cahiers d'écoliers.

³² Il y a lieu de noter que Feraoun avait entretenu des rapports amicaux avec Camus, sous la forme d'échanges épistolaires. Les deux se sont connus par l'intermédiaire de leur ami commun, Emmanuel Roblès.

³³ *Misère de la Kabylie*, p. 115

³⁴ Préface aux *Damnés de la terre* de Frantz Fanon (Paris :Maspéro, 1961).

Bibliographie

Abdeljaouad, Hédi. « Ethnography vs. Ethnocentrism in *Le Fils du pauvre*. » *Revue CELFAN*

Review 1.2 (1982) : 26-28.

Achour, Christiane. « Le texte Feraounien ». *The Maghreb Review* 9 : 3-4 (1984). 8.

--- *Mouloud Feraoun, une voix en contrepoint*. Paris : Silex, 1986.

Adam, Jeanne. « Les débuts littéraires de Mouloud Feraoun ». *Revue d'Histoire Littéraire de la*

France 6 (nov-déc 1981). 9.

--- « Le Fils du pauvre, document sur l'éducation d'un enfant kabyle dans la seconde décennie du vingtième siècle. » *Proceedings of the Pacific Northwest Conference on Foreign Languages* 28.1 (1977) : 30-32.

Ahmad, Fawzia. *A study of land and milieu in the works of Algerian-born writers Albert Camus, Mouloud Feraoun, and Mohammed Dib*. Lewiston, N.Y. : Edwin Mellen, 2005

Ageron, Charles-Robert. *Histoire de l'Algérie contemporaine, tome 2 : de l'insurrection de 1871 au déclenchement de la guerre de libération 1871-1954*. Paris : P.U.F., 1979.

Alcalay, Ammiel and Lucy R. McNair. « An Algerian-American Primer : Reading Mouloud Feraoun's *The Poor Man's Son*, Menrad, Kabyle Schoolteacher. » *Contemporary French & Francophone Studies* 10.2 (Avril 2006) : 183-193.

Beugnot, Bernard. « Les Débuts littéraires de Mouloud Feraoun. De Menrad Fouroulou au Fils du pauvre. » *Revue d'Histoire Littéraire de la France* 81.6 (1981) : 944-952.

Camus, Albert. *Misère de la Kabylie. Reportages réalisés du 5 au 15 juin 1939 pour le quotidien Alger-Républicain*. Alger : Zirem, 2005

Chèze, Marie-Hélène. *Mouloud Feraoun : la voix et le silence*. Paris : Seuil, 1982.

Elbaz, Robert. *Mouloud Feraoun, ou, L'émergence d'une littérature*. Paris : Karthala, 2001.

Fanon, Frantz. *Les Damnés de la terre*. Paris : Maspéro, 1961.

Feraoun, Mouloud. *Jours de Kabylie*. Paris : Seuil, 1968.

--- *Les chemins qui montent*. Paris : Seuil, 1957.

--- *Le Fils du pauvre*. Paris : Seuil, 1954.

--- *La terre et le sang*. Paris : Seuil, 1953.

--- *Journal, 1955-1962*. Paris : Seuil, 1962.

--- *Lettres à ses amis*. Paris : Seuil 1969.

--- *L'Anniversaire*. Paris : Seuil 1972.

Garnier, Francis. *La Cochinchine française en 1864*. Paris : Dentu, 1864.

Gleyze, Jack. *Mouloud Feraoun*. Paris : Harmattan, 1990.

Kateb Yacine, *Le Polygone étoilé*. Paris : Seuil, 1966.

Kelly, Debra. *Autobiography and Independence: Selfhood and Creativity in North African*

Postcolonial Writing in French. Liverpool : Liverpool UP, 2005.

Lorcin, Patricia. "The Poor Man's Son: Menrad, Kabyle Schoolteacher." *Journal of Colonialism*

and Colonial History 6.3 (Hiver 2005).

Memmi, Albert. *Portrait du colonisé*. Québec: L'étincelle, 1972.

Nacib, Youssef. *Mouloud Feraoun*. Alger: ENAL-ENAP, 1983.